

## ENTRETIEN

Muguraş CONSTANTINESCU<sup>1</sup> avec Christian BALLIU<sup>2</sup>

« Je pense qu'il faut "resubjectiver" la recherche. » (Balliu)

Christian Balliu est professeur à Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes (Haute École de Bruxelles), qu'il a dirigé de 2006 à 2011 ; il y enseigne l'histoire et les théories de la traduction, la traduction scientifique espagnol-français et l'interprétation simultanée espagnol-français. Passionné de l'histoire des traductions, il l'a enseignée aussi pendant plus d'une décennie (2002-2013) à l'ISIT de Paris, où, par ailleurs, il a dispensé également des cours de traductologie appliquée à l'espagnol. Réputé spécialiste international et esprit ouvert à d'autres cultures, il a enseigné dans plusieurs universités étrangères (Université de Malaga et Université Saint-Joseph de Beyrouth), en tant que professeur invité.

Ses principaux axes de recherche, illustrés par de nombreux ouvrages, études, articles et communications portent sur l'histoire de la traduction, l'enseignement de la traduction et la traduction spécialisée, notamment médicale.

Le premier axe est relevé par son appartenance au Comité pour l'histoire de la traduction de la FIT (Fédération internationale des traducteurs) et valorisé par des ouvrages de références comme :

*Les traducteurs transparents. La traduction en France à l'époque classique.* Bruxelles : Les Éditions du Hazard, 2002, 239 p. préface d'André Clas (Université de Montréal) ;

*Louis Leboucher dit Georges Mounin.* Bruxelles : Les Éditions du Hazard, 2003. 112 p. (avec cd-rom) ;

*Les Confidents du sérail. Les interprètes français du Levant à l'époque classique.* Beyrouth : Université Saint-Joseph, 2005. Coll. Sources-Cibles. Série 25<sup>e</sup> anniversaire de l'ETIB. 193 p., préface d'Henri Awaiss.

Sa réflexion sur la traduction médicale est nuancée et non pas dépourvue d'ironie, lorsqu'il observe et analyse les connotations et les métaphores mais aussi la lutte d'influences dans un discours qu'on imagine, en général, aseptisé de toute trace personnelle. En témoignent de nombreux articles dont :

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

<sup>2</sup> Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes (Haute École de Bruxelles), cballiu@heb.be.

« Les traducteurs : ces médecins légistes du texte. Traduction médicale et documentation », In *Meta*, 46-1, mars 2001, p. 92-102 ;

« Ça vous chatouille ou ça vous grattouille ? » In *Les maux en mots, Traduire* (revue de la SFT (Société française des Traducteurs)), n° 194, 3/2002, p. 77-101. N° spécial consacré à la traduction médicale ;

« Le nouveau langage de la médecine : une affaire de socioterminologie ». In *Pour une traductologie proactive, Actes du colloque international à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la revue Meta*, Vol. 50, n° 4, Université de Montréal, 2005. [Publication électronique].

L'intérêt pour la pédagogie de la traduction de Christian Balliu se voit dans la coordination du numéro spécial *L'enseignement de la traduction dans le monde, Meta*, 2005, vol. 50, n° 1, où il publie l'article « La didactique de la traduction médicale, deux ou trois choses que je sais d'elle. » pp : 67-77.

On le retrouve dans la publication des articles polémiques comme :

« L'enseignement de la traduction médicale : pour une nouvelle pragmatique ». In *La traduction et l'interprétation dans la Belgique multilingue. Meta*, mars 1994, vol. 39 no.1, p. 15-26 ;

« La traduction s'enseigne-t-elle ou s'apprend-elle ? » In *Actes du colloque « Didactiques et traduction »*, CRATIL, ISIT, Paris, novembre 2006, *Transversalités*, revue de l'Institut Catholique de Paris, n° 102, juin 2007, p. 29-34. Rédaction de l'épilogue.

Le traductologue de l'ISTI publie aussi des contributions diverses et toujours très stimulantes dans des volumes collectifs parus aux presses universitaires d'Ottawa, Beyrouth, Arras, Malaga, Paris, Séoul, Athènes, Genève ou ailleurs. Sa curiosité vive le pousse vers des sujets de recherche plus rares comme « Nostradamus – traducteur traduit », « la notion de traduisibilité chez les théoriciens russes », « traduire Al-habiba chez Garcia Lorca » ou encore « les turqueries en traduction ».

Membre dans le comité scientifique de quelques grandes revues de traductologie (dont *Sendeban* et *Equivalences*), Christian Balliu est une présence attendue avec intérêt dans des colloques internationaux et il organise, à son tour, des rencontres internationales à l'ISTI qui a accueilli, à diverses occasions, les plus grands noms de la traductologie contemporaine.

Son autorité scientifique et son efficacité administrative font de lui le coordinateur du module traductologie au sein de l'Ecole doctorale Langues et Lettres du Fonds National de la Recherche Scientifique (FNRS – Belgique) depuis 2007 et justifie pleinement sa participation à la Commission de recherche doctorale de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Libre de Bruxelles (ULB) ainsi que sa présidence depuis 2002 du Conseil supérieur de la traduction et de l'interprétation auprès des Hautes Ecoles.

Malgré son emploi de temps toujours chargé, le professeur Balliu a eu l'obligeance de répondre à nos questions.

- Cher Monsieur Balliu, je vous remercie d'abord d'avoir accepté d'honorer la rubrique « Entretien » de notre revue. Je vous propose de commencer par votre formation qui comporte également des études de traductologie, d'histoire et de philologie qui vous orientent vers, au moins trois langues, le russe, l'espagnol et le français. Qu'est-ce qui a été déterminant dans ce parcours formatif assez atypique ?

- J'ai d'abord fait une licence (maîtrise aujourd'hui) en traduction (espagnol-russe-français) à l'ISTI, puis j'ai eu envie d'approfondir le versant culturel, littéraire et artistique en faisant une licence en philologie et histoire slaves (russe-polonais) à l'Université Libre de Bruxelles. Je pense que ces deux parcours sont en réalité complémentaires, dans la mesure où la traduction s'articule autour de l'axe langues-cultures. Les circonstances ont fait que je suis devenu rapidement professeur d'espagnol et de traduction espagnol-français à l'ISTI. Mon mémoire de licence à l'ISTI était déjà consacré à la traductologie russe. Cet intérêt a été complété par un DEA en traduction obtenu plus tard à l'Université Complutense de Madrid.

- Votre parcours professionnel marque comme repère deux grandes écoles de traduction et d'interprétation, l'ISIT de Paris où vous avez enseigné pendant plus de dix ans mais aussi l'ISTI de Bruxelles où vous vous êtes beaucoup investi ces dernières années. Vu votre expérience d'enseignement, affectivement, vous vous sentez plutôt « Isitien » ou « Istien » ou, peut-être, si l'on pense à vos nombreuses missions d'enseignement à Malaga et à Beyrouth, tout simplement traductologue de la planète ?

- Je me sens avant tout istien. L'ISTI m'a donné un diplôme, m'a appris un métier et m'a donné un emploi il y a 35 ans déjà. Bien entendu, l'ISIT occupe aussi une place importante dans mon cœur. J'en ai été le directeur, ne fût-ce que très brièvement, et j'y ai enseigné pendant plus de dix ans. J'y garde de nombreuses amitiés, avec Jean-René Ladmiraal notamment, dont j'ai eu l'honneur d'être le collègue. Enfin, Beyrouth, où j'anime des séminaires depuis 1998, et Malaga sont évidemment deux universités qui me tiennent particulièrement à cœur. Ces institutions ont eu confiance en moi et m'ont confié de nombreuses responsabilités. Cela ne laisse pas indifférent.

- L'histoire de la /des traductions (préférez-vous le pluriel comme les auteurs de l'HTLF ?) semble être pour vous une passion durable qui vous fournit un fondement pour de nombreuses analyses et mises en perspective. Depuis quand date votre intérêt pour l'histoire de la traduction qui va, vraisemblablement, de pair avec l'histoire culturelle et civilisationnelle ?

- Comme je l'ai indiqué plus haut, ma passion pour les traductions (c'est une opération plurielle) date du choix de mes études, à l'âge de 18 ans. Cette passion ne s'est jamais démentie depuis. J'ai toujours aimé apprendre, l'histoire m'a toujours passionné, et je considère que l'histoire des traductions est une autre manière de lire notre passé, en mettant les cultures et les points de vue en présence.

*- À propos de l'histoire de la traduction, j'ai beaucoup aimé votre ouvrage sur les Confidants du Sérail, qui a supposé, sans doute, un immense travail de documentation. Malgré cela l'information et l'érudition sont bien absorbées dans un texte vif, alerte qui a quelque chose d'une enquête de détective. Combien de temps en avez-vous mis dans la documentation ? Mais dans l'élaboration ?*

- En réalité, comme pour mes autres publications, il ne s'agissait pas au départ d'un projet ni d'une commande. Depuis la fin de mes études à l'ISTI, j'ai beaucoup lu en histoire et en histoire des traductions, uniquement par intérêt, par plaisir. Pas même dans l'idée de faire des « recherches » ni d'écrire des livres ou des articles. J'ai accumulé pendant de nombreuses années de la documentation, des sources, des témoignages, simplement pour mon érudition personnelle. J'en m'en suis servi pour alimenter mes cours. Quand en 1992, l'ISTI m'a confié le cours d'Encyclopédie de la traduction, j'ai lu davantage encore. Ce n'est qu'au bout de nombreuses années que j'ai découvert une cohérence, un ensemble qui se tient, la traduction étant – c'est banal de le dire – une opération sociologiquement déterminée.

Je n'ai pas inventé les données historiques, je les ai analysées, corrélées à des traducteurs, des mouvements de traduction, des œuvres traduites... J'ai simplement apporté ma connaissance du fait traductif à des données apportées par les historiens. J'ai fait un travail d'analyse, de mise en relation. Quant au style, j'ai aimé raconter une histoire, ne pas décrocher le lecteur par un style trop neutre, trop aseptisé, même si tout ce que je raconte est rigoureusement exact. Vous accumulez des données à gauche et à droite pendant de nombreuses années, sans autre objectif que de vous instruire et un jour, vous découvrez un ensemble, votre amas de briques constitue une maison. Mes publications ne sont pas faites par besoin de publier, c'est plutôt par plaisir.

*- Parmi vos ouvrages sur l'histoire de la / des traductions (je pense, bien sûr aux Confidants mais aussi aux Traducteurs transparents de 2002 et à Louis Leboucher dit Georges Mounin de 2003) avez-vous un favori ? J'imagine que de tels ouvrages vous ont obligé à un considérable travail de documentation mais aussi à beaucoup de voyages et de déplacements et que cela a laissé, peut-être, des traces.*

- Mon ouvrage préféré est *Louis Leboucher dit Georges Mounin*. Ce n'est peut-être pas le meilleur, mais c'est celui auquel je suis le plus attaché. Ce sont des textes inédits de Georges Mounin que j'ai pu rassembler grâce au concours précieux de sa fille Claire, qui est devenue une amie. C'est un livre qui met l'homme en avant, plutôt que le grand linguiste et traductologue. Il contient un cédérom avec la voix de Georges Mounin, une photo, des articles de presse. J'ai toujours considéré que l'on comprenait mieux l'œuvre de quelqu'un (Georges Mounin a incontestablement une œuvre) si on appréhendait l'homme qui se cache derrière l'œuvre. Nous vivons dans un univers où seul le scientifique a droit de cité, où le style d'un ouvrage qui se veut scientifique doit absolument être objectif, impersonnel, algébrique. Je réfute cela, je pense qu'il faut « resubjectiver la recherche », pour reprendre un mot de Ladmiral. Je crois qu'il faut aussi laisser des témoignages vivants, concrets, des hommes qui ont marqué l'histoire de la traduction ou de l'interprétation. C'était aussi mon objectif lorsque j'ai publié *Interprète de la République*, qui est un livre consacré à la carrière de Christopher Thiéry, l'interprète de sept présidents de la République française.

- *Ma question suivante porte la traduction de spécialité, dans laquelle vous accordez une place particulière à la subjectivité et que vous avez analysée dans de nombreux articles portant presque exclusivement sur la traduction médicale. Qu'est-ce qui explique votre choix ? Pourquoi la traduction médicale ?*

- La médecine m'a toujours intéressé. Nous sommes confrontés tous les jours à des problèmes relatifs à la santé. La médecine est sans doute, avec la psychologie, la discipline qui s'intéresse de plus près à notre condition humaine, de manière concrète, dans le vécu de tous les jours. Elle mêle le ressenti (les symptômes), la souffrance, les traitements ; elle est à la fois une science qui recherche éperdument l'exactitude scientifique et une science éminemment humaine.

- *Et pour ne pas expédier/oublier la subjectivité dans le texte spécialisé, vous trouvez qu'elle est « omniprésente dans la littérature médicale, et les tournures impersonnelles que l'on invoque à l'appui de la thèse objectiviste ne sont que le voile d'une subjectivité latente, inconsciente parfois, mais toujours insidieuse car occultée par le linguistique » (2002 : 95) Pensez-vous qu'elle soit présente un peu partout dans le texte scientifique et technique ? A-t-elle une place particulière dans le texte médical ?*

- La subjectivité est indéniable dans les textes médicaux. Elle est latente pour ne pas nuire à la démonstration scientifique. Elle est bien présente, la médecine étant un rapport singulier entre un thérapeute et son patient. Le rôle des maladies psychosomatiques n'est plus à démontrer, le

lien entre le fonctionnel et le lésionnel n'est plus nié par personne. Les médecins ont aujourd'hui encore parfois du mal à intégrer et à appliquer cette approche, la médecine occidentale étant toujours organique. Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. Ou pour reprendre la phrase de Françoise Dolto, « la maladie est un rapport erroné au monde. »

- *Vous avez souligné, à maintes reprises, l'importance de la pratique dans votre réflexion traductologique. Quel est, selon vous, le rôle de la pratique, de l'expérience traduisante dans le développement de la traductologie ? Peut-on parler d'une relation bi-univoque entre les deux ?*

- Pendant longtemps, et c'est parfois encore le cas, la traductologie a été enseignée par des linguistes qui privilégiaient donc une approche linguistique de la traduction. Ces linguistes n'avaient pas toujours une expérience de la traduction professionnelle. A ce sujet, il convient de rappeler que les écoles de traduction voient le jour en Europe occidentale après la Seconde guerre mondiale, à partir des années 1950 essentiellement. Les premiers professeurs de traduction au niveau universitaire étaient donc à l'époque des linguistes et des philologues. Aujourd'hui, les choses vont beaucoup mieux. Nombre de traductologues ont fait des études de traduction, ont une expérience de la traduction professionnelle et peuvent donc théoriser une pratique. Dans mon esprit, la traductologie est essentiellement une observation et une analyse des pratiques. Le lien entre réflexion et pratique est indéfectible.

- *Vous vous intéressez également à l'enseignement et à la pédagogie de la traduction comme en témoignent nombre de vos articles et le numéro thématique Enseignement de la traduction dans le monde, de Meta, en 2005, coordonné par vous. D'après vous, il peut se faire aussi en dehors des écoles spécialisées de traduction, par exemple, dans des modules insérés dans les études des langues ?*

- Je ne le crois pas. Il faut sortir la traduction du carcan de la linguistique et y intégrer les approches anthropologique et neurolinguistique. Placer la traduction dans l'enseignement des langues ne servirait qu'à en faire une illustration de phénomènes strictement linguistiques. Un travail par correspondances se substituerait alors au nécessaire travail par équivalences. Je note que nombre de grands traductologues sont issus de domaines tout à fait étrangers à la linguistique. Le meilleur exemple est Théodore Savory qui était... arachnologue.

- *Et pour rester dans la pédagogie, quelle serait la place de la traduction pédagogique, didactique, dans l'enseignement de la traduction ?*

- Si vous entendez par traduction didactique le thème ou la version d'application, elle pourrait trouver sa place au premier cycle, comme outil de vérification d'acquis linguistiques. Certainement pas au second cycle.

- *Dans certains de vos articles vous remarquez que dans le discours spécialisé, notamment médical mais aussi traductologique se manifeste une lutte d'influences et qu'un tel discours peut devenir un instrument de pouvoir. C'est un obstacle pour le développement de la traductologie ? Quel en serait le remède ?*

- En traductologie, je ne crois pas que ce soit un obstacle. La diversité des points de vue est toujours une richesse. Il s'agit pour certains auteurs d'imposer un point de vue, de créer une école de pensée, d'atteindre une notoriété. Souvent, les idées de différents auteurs sont très proches, c'est l'emballage qui change pour mieux vendre le produit. J'aime la culture du débat ; le feu naît de l'opposition entre deux pierres. Dans le discours médical, il s'agit parfois d'une même quête de notoriété, du financement d'un laboratoire ou d'un centre de recherche, de l'obtention d'un prix ou d'une bourse. La nature humaine est ainsi faite et le monde universitaire s'accommode mal de la modestie pourtant indispensable à toute recherche objective.

- *Selon vous, le texte traduit est le mieux jugé par le lecteur qui, en général, le fait en l'absence de l'original : « C'est le public récepteur ou lecteur qui décide si une traduction est bonne ou non. » (2001-2002, p. 41) Quel serait dans ce cas le rôle du critique de la traduction qui analyse la traduction en miroir avec l'original ? Croyez-vous à l'utilité de cette discipline relativement récente, notamment la « critique des traductions » ?*

- La critique des traductions est très intéressante car elle met notamment en œuvre nos grilles de lecture. Elle est donc indispensable et est le reflet d'une époque. Toute critique de traduction est sociologiquement déterminée et doit se garder d'affirmations péremptoires. La vérité d'un jour n'est pas celle du lendemain, certainement en matière de traductions. Ce que j'ai voulu dire, c'est que c'est le client, mot longtemps banni en théorie de la traduction, qui décide du succès d'une traduction, indépendamment de critères comme la fidélité à l'original par exemple. C'était le cas des *Belles Infidèles* au 17<sup>e</sup> siècle français. La traduction des *Mille et une Nuits* par Antoine Galland (1704-1717) connaît aujourd'hui encore un immense succès alors qu'elle ne rend pas du tout l'original. La traduction de Mardrus (1899-1906) est – sur le plan linguistique, stylistique et contextuel – beaucoup plus fidèle, mais elle n'est lue actuellement que par les spécialistes.

- Comment est née cette belle idée de « Traductologie de plein champ », arrivée déjà à la sixième édition, de collaboration entre trois grandes universités d'Europe (Paris, Genève, Bruxelles) et trois importants traductologues (Nicolas Froeliger, Lance Hewson et vous-même) ? Qui en a eu l'initiative ? Quelles sont les stratégies des organisateurs pour faire perdurer La Traductologie de plein champ et sa généreuse ouverture aux praticiens de la traduction ?

- L'idée vient de Nicolas Froeliger qui a su mettre en place cette heureuse initiative. Il y a deux ans, il a eu l'idée de nous proposer à Lance Hewson (Université de Genève) et à moi même d'organiser ce colloque annuel à trois, dans nos trois villes respectives. Je trouve que c'est un remarquable exemple de collaboration entre universités francophones de trois pays différents qui ont une belle ouverture sur le monde. Nous travaillons chaque année à améliorer notre organisation, à permettre à des jeunes chercheurs et doctorants de présenter leurs travaux, aux côtés de traductologues plus renommés. Le succès tient aussi, je crois, au choix des thèmes des colloques, lesquels s'écartent des sentiers battus, convenus, et s'orientent vers les préoccupations bien concrètes du traducteur dans l'exercice de sa profession.

- Une dernière question, incontournable, pour clore cet entretien : A quoi travaillez-vous en ce moment ? Quels sont vos prochains projets concernant la traductologie ?

- Pour le moment, je m'implique énormément dans l'intégration de PISTI à l'Université Libre de Bruxelles, qui sera effective dès septembre 2015. J'essaie de faire en sorte que la traduction et l'interprétation trouvent leur vraie place au sein de l'université, ce qui me demande un investissement en temps et en énergie considérable. J'aurai l'honneur de présider à partir de septembre prochain le Département de Traduction et d'Interprétation de la nouvelle Faculté *Lettres, Traduction, Communication*. En traductologie, j'ai le projet d'écrire un livre sur la traduction médicale avec mon collègue et ami Jean Soubrier, doyen de la Faculté des Langues de l'Université Lumière-Lyon 2. Il devrait être publié dans la collection Traductologiques, dirigée par Jean-René Ladmiral, aux éditions des *Belles Lettres*.

**Note :**

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.